

La Légende de Notre-Dame des Trois-Épis



QUE si, venant de la vieille et pittoresque ville de Colmar, en Alsace, vous remon-
tez le cours de la petite rivière la Fecht,
vous rencontrez d'abord le faubourg
du Logelbach, tout plein du bruissement des
filatures et des papeteries ; puis, vous traversez
la vignoble fameux de Turckheim, — un nom
que vous avez peut-être déjà vu dans votre
Histoire de France, car Turenne y battit les
Impériaux en un combat fameux, — et enfin,
vous entrez dans la vallée qui se resserre, où
les pâturages alternent avec les champs et les
vignes, celles-ci devenant plus rares au fur et à
mesure qu'on se rapproche du fond.

Levez les yeux vers la droite, jusqu'au som-
met le plus élevé ; au milieu des sapins, des châ-
taigniers, des hêtres, qui recouvrent les pentes
comme d'un royal manteau de verdure, vous
découvrirez, tout à fait sur la hauteur, de belles
constructions blanches qui, dans l'embrase-
ment du soleil de midi, se détachent au milieu
des sapins. Ce sont les hôtels des Trois-Épis,
qui, peu à peu, se sont élevés à côté de la petite
chapelle dont je vais vous conter l'histoire ;
nombre de pèlerins amenés par la dévotion à
Notre-Dame, puis nombre de touristes, attirés
par la beauté du site plus peut-être que par la
piété, ont rendu nécessaire la construction de
villas et de chalets qui font de plus en plus de la
célèbre montagne un séjour de prédilection des
Alsaciens. Les Trois-Épis, à présent, rivalisent
avec Sainte-Odile, dont vous lirez plus tard
une description enchanteresse dans un beau
livre de M. René Bazin.

Or, mes enfants, la chapelle de Notre-Dame
des Trois-Épis s'élève à l'endroit qui était jadis
— ceci remonte à plusieurs siècles — un carre-
four de chemins réunissant entre eux plusieurs
villages de la montagne, nichés dans les creux,
les vallonnements, et au flanc de ces jolies
Vosges dont les sommets, vous le savez, ce
nomment des ballons, à cause de leur forme ar-
rondie, comme seraient d'immenses taupinières
toutes couvertes d'épaisses frondaisons. Rien
de plus gracieux que ces Vosges, d'une harmo-
nie si française : ce n'est pas la grande monta-
gne, aux angles heurtés, aux rochers majes-
tueux, aux entassements dont la hardiesse vous
écrase ; c'est doux, c'est vert, c'est reposant.
Sous la sombre ramure de sapin, sous la feuille
tremblante des bouleaux, sous le vert tendre
des mélèzes, le sol est revêtu d'un épais tapis
de myrtilles et les bruyères dans lequel, en
certains points, se creuse une faille de grès
rouge, de ce beau grès fin dont est bâtie la
cathédrale de Strasbourg, tandis qu'aux ro-

chers qui par endroits surgissent, s'accrochent
les fougères géantes, les lierres envahisseurs,
et s'abritant l'églantine et le prunellier sauvage.

Et rien de plus pittoresque, mes enfants,
qu'un village alsacien. Avez-vous vu les jolis
albums de Hansi ? En examinant avec atten-
tion ses bonshommes aux costumes archaïques,
ses bonnes femmes en jupes rouges ou vertes,
tablier de velours noir à bavette pailletée d'or,
et grand nœud de ruban noir sur la tête, tous
ces visages épanouis, ces robustes carrures, au
milieu de maisons à pignons blancs et à toits
rouges, d'une architecture si différente des
constructions villageoises de nos autres pro-
vinces, vous vous êtes dit peut-être : "Voilà
des maisons bien fantaisistes ; l'artiste a dû les
inventer pour nous amuser !" Eh bien, pas du
tout ! Ce sont bien là les maisons alsaciennes,
et je vous jure que rien n'est plus joli. Des pots
de fleurs aux fenêtres, du soleil sur la façade,
— quand il fait beau ! — des volets peints de cou-
leurs voyantes, des balcons en bois rustique, et,
pour couronner le toit pointu couvert de belles
tuiles rouges, en certains endroits le légendaire
nid de cigognes, un gros nid, artistement fait de
brins de jonc et de mousse, et où souvent vient
se poser, sur une seule de ses pattes, la cigogne
au long bec... emmanché d'un long cou.

Les villages de la région où se passe notre
histoire s'appellent la Baroche, Orbey, Amers-
chwir, Niedermorschwir, Kientzheim, Turck-
heim, Katzenthal.

Donc, par un beau matin de mai de l'an
1491, un brave forgeron d'Orbey, nommé
Thierry Schæré, se rendait à cheval au marché
de Niedermorschwir, avec l'intention d'y ache-
ter un sac de blé pour les besoins de sa famille,
car l'hiver avait été dur et son grenier était
vide. Or, il faut dire, mes enfants, qu'à l'épo-
que dont nous parlons, les habitants de Nie-
dermorschwir étaient connus à vingt lieues à la
ronde pour leurs vices, leurs désordres et leur
conduite scandaleuse, qui leur valaient une jus-
te réputation.

Ce matin-là, donc, le temps était clair et
doux ; dans les buissons d'aubépine, les oi-
seaux s'affairaient à construire leurs nids ; ce
n'étaient que piailllements et cris effarouchés à
l'approche du bruit que faisaient les sabots du
cheval sur les cailloux du sentier ; sous les
touffes d'herbe fraîchement poussée, la vio-
lette laissait deviner sa présence, tandis que
dans les bois, le muguet piquait ses blanches
clochettes parmi la mousse humide encore.

Thierry avançait en fredonnant, le cœur
rendu tout joyeux par le charme de la nature à
son réveil, lorsque, arrivé à la croisée des che-
mins, en un lieu qu'on appelait le carrefour
de l'Homme-Mort, parce que, quelque temps
auparavant, on y avait trouvé le cadavre d'un
pauvre paysan qui s'était mortellement blessé
par suite d'un mouvement maladroit, notre
bon Thierry songea à l'âme de ce malheureux,